

de ces divisions, formant une masse d'environ 30,000 hommes, marchaient, le 6, vers le même point de passage de la Sarre.

Positions de l'armée française le 5 août.

Le soir du 5 août, notre armée ne songeait pas à défendre la frontière. Elle s'attendait cependant à des luttes prochaines, et avait ses corps répartis comme il suit :

2<sup>e</sup> corps. — Dans la matinée du 5, ce corps était en position sur les hauteurs au sud de Sarrebruck. Mais, dans la nuit du 5 au 6, il se reporta en arrière. La 3<sup>e</sup> division (Laveaucoupet), environ 9,400 hommes, occupa les hauteurs de Spicheren; la 1<sup>re</sup> division (Vergé), environ 8,000 hommes, Stiring et Forbach; la 2<sup>e</sup> (Bataille), environ 9,000 hommes, Ettingen. Le quartier général, la division de cavalerie et quatre batteries de réserve étaient à Forbach.

C'était une masse de 29,000 hommes, en position autour de Spicheren, sur la frontière même.

Le 3<sup>e</sup> corps (Bazaine) avait :

La 1<sup>re</sup> division (Montaudon), environ 9,000 hommes, à Sarreguemines, à 12 kilomètres de Spicheren.

La 2<sup>e</sup> (Castagny), environ 8,000 hommes, à Puttrelange, à 16 kilomètres de Spicheren.

La 3<sup>e</sup> (Metman), environ 8,200 hommes à Marienthal, également à 16 kilomètres de Spicheren.

La 4<sup>e</sup> (Decaen), environ 9,500 hommes, à Saint-Avold, à 23 kilomètres de Spicheren, avec le quartier général et la division de cavalerie.

Le 4<sup>e</sup> corps (Ladmirault) avait :

La 1<sup>re</sup> division (de Cisse), environ 8,000 hommes, à Bouzonville, à 25 kilomètres de Volklingen. Elle devait, le 6 août, gagner Téterchen.

La 2<sup>e</sup> (Grenier), environ 8,000 hommes, à Boulay, à 27 kilomètres de Volklingen.

La 3<sup>e</sup> (de Lorencez), environ 8,700 hommes, à Coume, à 22 kilomètres de Volklingen.

La division de cavalerie et le quartier général à Bouzonville et à Boulay.

La 2<sup>e</sup> division devait se porter, le 6, à Boucheporn, et le reste du corps d'armée, à Boulay.

Enfin, le 5<sup>e</sup> corps avait deux divisions à Bitche, une brigade de sa 2<sup>e</sup> division à Sarreguemines, l'autre à Rohrbach, en marche sur Bitche.

En résumé, dans cette même journée, nous avions 29,000 hommes sur la frontière, aux abords du point que les troupes allemandes allaient attaquer le lendemain.

Nous comptions, en outre, trois divisions du 3<sup>e</sup> corps (environ 25,000 hommes), à une demi-marche; enfin, il restait encore une division du 3<sup>e</sup> corps, la plus forte (environ 9,500 hommes), à une journée à peine.

Nous étions, par conséquent, en mesure de concentrer, dans la matinée du 6, près de 55,000 hommes aux abords de Spicheren, et d'avoir, dans la soirée, 64,000 hommes sur le même point.

La garde elle-même (22,000 hommes) était à Courcelles-Chaussy, à 37 kilomètres seulement de Forbach.

Telle était la situation générale. Mais tandis que l'ennemi avait depuis plusieurs jours ses divisions de cavalerie sur son front et au contact, les nôtres se trouvaient en arrière des troupes d'infanterie. Les informations de l'ennemi étaient donc très précises; les nôtres à peu près nulles. Il savait que nous avions d'assez fortes masses entre Saint-Avold et Sarrebruck, d'autres vers Boulay, des colonnes en marche de Sarreguemines sur Bitche, et des troupes qui opéraient des mouvements rétrogrades.

Nous, nous savions seulement que les forces allemandes se rapprochaient de la Sarre, et notamment de Sarrebruck.

C'est dans ces conditions qu'allait se produire l'attaque de la frontière.

## Préliminaires de l'attaque.

Au point du jour, le 6 août, les avant-postes d'une des brigades de cavalerie de la II<sup>e</sup> armée s'aperçurent que les hauteurs, au sud de Sarrebruck, étaient évacuées par nos troupes. Aussitôt un escadron se porta en avant, pour voir où étaient nos forces et suivre leur mouvement. (V. *planche XXVI.*)

Il se heurta à deux grand-gardes d'infanterie que nous avions placées au pied des hauteurs de Spichenen, du côté du nord, puis à un escadron et à quatre pièces qui étaient entre ces grand-gardes et Stiring-Wendel. Il fut repoussé et ne put que constater notre marche rétrograde.

D'autres reconnaissances confirmèrent ce mouvement et firent croire à l'ennemi que notre armée avait commencé sa retraite. Il supposa que les détachements qu'on avait rencontrés en position étaient chargés de couvrir cette opération.

Vers onze heures du matin, le commandant des divisions de cavalerie prussienne transmit ces informations au général en chef.

Celui-ci connaissait l'évacuation des hauteurs de Sarrebruck depuis le matin. Il en conclut que les passages de la Sarre étaient libres et qu'il fallait d'abord s'en emparer.

L'ordre en fut donné à huit heures du matin. Il eut pour effet de changer les destinations assignées la veille aux corps de première ligne.

Ainsi, le III<sup>e</sup> corps, au lieu de se concentrer à Neunkirchen, devait atteindre Sarrebruck et pousser une avant-garde vers Forbach.

Le IV<sup>e</sup>, au lieu de rester à Deux-Ponts, devait gagner Neu-Hornbach et pousser ses avant-gardes sur Rohrbach et Bitche.

Le X<sup>e</sup>, au lieu de s'arrêter à Waldmohr, devait pousser

jusqu'à Saint-Ingbert, et faire ainsi, avec une de ses divisions, une étape de 36 kilomètres.

La garde, les IX<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> corps devaient suivre le mouvement et se rendre à Assweiler, Bexbach et Hombourg. Tandis que ces instructions s'expédiaient, les chefs des corps et des divisions de première ligne prenaient, de leur propre initiative, des décisions analogues, au fur et à mesure que les renseignements sur notre prétendue retraite leur parvenaient.

Ces initiatives isolées et les résultats qu'elles ont produits méritent d'être remarqués. Ainsi, le commandant du III<sup>e</sup> corps d'armée, en apprenant notre marche en arrière, ordonna à sa 5<sup>e</sup> division de pousser jusqu'à Sarrebruck.

Dans le VII<sup>e</sup> corps, le chef de la 14<sup>e</sup> division, qui marchait sur cette ville, demanda l'autorisation de s'emparer des hauteurs de la rive gauche, dès qu'il fut informé de leur évacuation. Le commandant du corps d'armée, quoique éloigné, le laissa libre d'agir à sa guise. En conséquence, il prescrivit à son avant-garde d'aller occuper ces hauteurs.

Cette avant-garde prit, pour atteindre son objectif en présence de l'ennemi, une formation de marche bien différente de celles que nous avons alors et qui était très favorable au développement successif des efforts pendant le combat. L'expérience a prouvé depuis combien cette tactique était devenue nécessaire en raison de la rapidité et des effets meurtriers du tir. Cette formation était la suivante :

*Avant-garde.* — Général-major commandant la 27<sup>e</sup> brigade.

Un escadron.

Un bataillon (39<sup>e</sup>).

Une batterie légère.

Deux bataillons (39<sup>e</sup>).

Détachement d'infirmiers.

Une compagnie de pionniers avec l'équipage de pont léger.

*Gros.* — Général major commandant la 28<sup>e</sup> brigade.

Un régiment d'infanterie.

Trois batteries.

Deux bataillons (53<sup>e</sup>).

Un bataillon détaché comme soutien de l'artillerie de corps.

Un régiment d'infanterie (77<sup>e</sup>).

Bagages et trains.

C'était, en réalité, toute la 14<sup>e</sup> division d'infanterie, environ 15,000 hommes, qui marchait sur Sarrebruck.

L'avant-garde franchit la Sarre et se déploya au sud de Sarrebruck, entre dix et onze heures.

Au même moment, le commandant de l'avant-garde de la 5<sup>e</sup> division (III<sup>e</sup> corps) voulant reconnaître le terrain, arrivait à Sarrebruck. Il examina nos positions et vit des colonnes françaises déboucher du côté de Stiring. Il en conclut que la 14<sup>e</sup> division ne serait peut-être pas assez forte. Il notifia alors sa présence à son collègue, puis ordonna à sa brigade de hâter le pas et rendit compte à ses chefs.

On voit ainsi, dans les préliminaires de cette attaque, les généraux allemands mettre en pratique deux principes de tactique générale dont ils paraissent profondément imbus, et que, suivant leur expression, ils se sont incarnés en chair et en os, savoir :

1<sup>o</sup> *Dès qu'un ennemi se met en retraite, il faut le poursuivre aussitôt;*

2<sup>o</sup> *Quand une troupe en voit une autre s'engager, elle doit se mettre, sans attendre les ordres et avec la plus grande énergie, en mesure de l'appuyer.*

Il est certain, en effet, qu'avec l'augmentation des

masses et l'extension des fronts de combat, ces principes étaient une sauvegarde contre les défaites et un puissant élément de succès.

L'initiative prise ainsi, le 6 août, par divers généraux prussiens, a eu pour résultat de faire diriger sur le théâtre de l'action, même à marches forcées, même en chemin de fer, toutes les troupes qui pouvaient y arriver avant huit heures du soir.

#### Préliminaires de la défense.

La position prise par notre 2<sup>e</sup> corps était moins une position de combat qu'une ligne de postes avancés. Elle dominait le terrain à droite et était dominée à gauche. Sur les deux flancs, des bois épais, que nous n'occupions pas, permettaient à l'ennemi de nous tourner.

Le front de combat était coupé en deux par des pentes boisées et abruptes, praticables seulement à l'infanterie, appelées forêt de Spicheren, et placées entre Stiring et Spicheren. Une pointe avancée, l'Éperon (le Rotheberg), devenu célèbre par la lutte dont il fut le théâtre, formait une saillie sur ce front. C'était un bon poste d'observation, trop étroit pour y déployer une troupe nombreuse, et destiné à être tourné si ses flancs n'étaient pas fortement occupés.

Sur les hauteurs, les bois empêchaient le développement du feu du côté de Sarrebruck. Pour commander le terrain en avant, il fallait occuper leur lisière. Dans la plaine, à gauche, il n'y avait pour les feux qu'un champ de tir de 1,800 mètres de front environ.

L'ennemi, au contraire, trouvait en débouchant de Sarrebruck un espace assez vaste pour s'y déployer à l'aise, des abris pour préparer ses attaques et de bonnes positions d'artillerie pour diriger sur nous des feux convergents.

Une attaque vigoureuse sur nos flancs devait donc placer le 2<sup>e</sup> corps dans une situation critique. Deux faits allaient

augmenter encore son infériorité : la puissance de l'artillerie allemande et le défaut d'instruction tactique de notre infanterie, au point de vue de l'occupation et de la défense des bois.

Voici du reste quelle était, depuis une heure du matin, le 6 août, la répartition de nos troupes sur la position de Stiring-Spicheren :

3<sup>e</sup> division (Laveaucoupet), formée sur deux lignes, sur le plateau de Spicheren :

Première ligne : brigade Micheler, au nord du village, avec deux grand'gardes d'infanterie, une au pied de l'Éperon, une en avant du Gifert-Wald.

Deuxième ligne : brigade Doëns, au sud du village, avec l'artillerie.

1<sup>re</sup> division (Vergé) :

Brigade Jolivet, à Stiring : 76<sup>e</sup> de ligne, colonel Brice, à l'est de la route ; 77<sup>e</sup> de ligne, colonel Février ; à l'ouest.

Brigade Valazé, à Forbach, à 1,500 mètres en arrière.

2<sup>e</sup> division (Bataille), à Otingen, à 5 kilomètres en arrière, surveillant les débouchés de Sarrelouis.

Le reste du corps d'armée à Forbach.

**Attaque et défense de la position.** — Au point du jour, le lieutenant-colonel Billot, chef d'état-major de la 3<sup>e</sup> division, préoccupé de la situation, se porta sur le front de la position avec le commandant du génie Peaucellier. A leur arrivée sur l'Éperon, l'escadron prussien était arrêté par nos grand'gardes et par le tir des quatre pièces que le général Jolivet avait fait mettre en batterie près de Stiring.

Dès lors, pour nos troupes, la bataille parut engagée, mollement d'abord, puis très énergiquement plus tard. Pour les Allemands, au contraire, qui avaient pris l'initiative de l'attaque, ce n'étaient encore que des engagements d'avant-postes.

Le général de Rheinbaben se porta au delà de Sarre-

bruck, pour juger lui-même de l'état des choses. Il avait avec lui cinq escadrons.

Le tir de nos avant-postes devint alors plus vif, et nos troupes prirent leurs positions de combat. On fit des tranchées-abris sur l'Éperon ; on y plaça le 10<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et des soldats du génie avec deux pièces.

Entre dix et onze heures, l'avant-garde de la 14<sup>e</sup> division prussienne débouchait sur les hauteurs au sud de Sarrebruck, qui sont désignées par les noms de colline du champ de manœuvres, Reppertsberg, Nussberg et Winterberg. Un autre coteau, le Galgenberg, se trouvait entre le Reppertsberg et l'Éperon.

A la vue des tirailleurs prussiens, l'action se dessina ; le général Laveaucoupet ne songeait du reste qu'à se défendre.

La résolution de la bataille, dans le sens que les Prussiens y attachent, n'avait pas été prise. La lutte qui s'engageait allait être marquée d'abord par une première période d'engagements, dans lesquels la 14<sup>e</sup> division prussienne devait être contenue et repoussée jusqu'à l'arrivée de ses renforts. Une période décisive, due à l'entrée en ligne des troupes de soutien de l'ennemi, devait la suivre et amener la retraite de notre 2<sup>e</sup> corps.

Chacune de ces périodes offre deux champs d'action distincts : un sur le plateau de Spicheren, un près de Stiring, dans la plaine.

**Première période.** — Au début, les Allemands ne mirent en position qu'une batterie. Elle suffit à écraser nos deux pièces de l'Éperon et les quatre pièces qui étaient dans la plaine. Mais bientôt toute l'artillerie divisionnaire de la 14<sup>e</sup> division entra en action et se partagea en deux groupes, qui se placèrent aux extrémités du terrain pour prendre nos défenseurs de l'Éperon et nos pièces de la plaine entre des feux croisés.

Depuis l'entrée en scène de la 14<sup>e</sup> division, la lutte était

dirigée par son chef. L'Éperon lui parut le point décisif, il commença par en faire préparer l'attaque par l'artillerie; puis, quand il crut le moment propice, il ordonna de l'assaillir.

L'infanterie dessina un double mouvement tournant qui fut exécuté en s'aidant de tous les abris qu'offrait le terrain. Mais ce fut seulement du côté des bois de Saint-Arnual et du Gifert-Wald que les soldats allemands purent atteindre le plateau.

Nos troupes de première ligne reçurent du renfort à temps et l'ennemi fut repoussé.

Dans cette attaque, le feu avait pris une grande intensité. Nos généraux durent payer de leur personne, et il fallut engager la brigade Doëns tout entière.

Les troupes allemandes furent rejetées en désordre sur le Winterberg.

A gauche, dans la plaine, le combat n'était pas moins vif. Dès l'apparition des tirailleurs prussiens, la brigade Jolivet avait ouvert le feu en s'étendant vers Schoneck. L'ennemi avait gagné les bois en face et à l'ouest. Mais son premier effort était trop faible; il ne put réussir. Bientôt l'arrivée du gros de la division prussienne accrut rapidement la violence du feu. Nos pièces furent écrasées et forcées de se retirer. L'ennemi avait de ce côté la supériorité numérique. Le général Jolivet fit alors demander du renfort à Forbach. L'arrivée d'un régiment rétablit nos affaires et la position fut maintenue avec avantage.

Le combat se soutint de la sorte jusqu'à 3 heures de l'après-midi. En résumé, l'attaque prussienne avait été tentée avec 15,000 hommes contre 13,400. Vers 2 heures, nous lui avions opposé 16,000 hommes environ. Elle avait été préparée au centre par 24 bouches à feu, auxquelles ripostèrent d'abord 12 pièces et 6 mitrailleuses, puis 18 pièces. Les tentatives de l'infanterie allemande ne s'étaient produites qu'à l'abri des bois, tandis que nos troupes combattaient à découvert au nord de Spicheren et des

usines à Stiring. A l'aile droite et à gauche, nos soldats soutenaient la lutte dans les bois, mais non sans une certaine hésitation.

Dans ces conditions, malgré l'avantage marqué de l'artillerie allemande, nous résistions victorieusement; mais nul ne songea à prendre l'offensive; on sentait pour cela qu'il fallait des troupes fraîches qui nous manquaient.

Il est à noter que le général prussien connaissait parfaitement la portée de son mouvement, tandis que de notre côté on n'avait vu qu'une chose: c'est que l'adversaire, après avoir attaqué, avait reçu des renforts, et finalement avait échoué.

En dehors du champ de bataille, il était, en outre, survenu des incidents qui intéressent trop directement la lutte pour pouvoir être passés sous silence.

Le commandant du 2<sup>e</sup> corps avait cru, jusqu'à 2 heures, qu'il s'agissait d'une simple affaire d'avant-postes. Par suite, il n'était pas venu sur le terrain et n'avait demandé d'autres secours au 3<sup>e</sup> corps qu'un appui pour chacune de ses ailes. Mais à 2 heures, il prévint que c'était bien une bataille, sans insister toutefois pour avoir des renforts. Aussi, jusqu'au milieu du jour, les divisions voisines attendirent des ordres et ne bougèrent pas.

**2<sup>e</sup> période. — Décision de l'attaque.** — Les Allemands ont résumé en ces termes les conditions de la lutte à 3 heures de l'après-midi: « La situation du côté des Prussiens rendait assurément fort urgente l'entrée en ligne de troupes fraîches pour venir en aide à la 14<sup>e</sup> division, dans la lutte inégale qu'elle avait soutenue jusqu'alors sur un front de près de 6 kilomètres. A tout instant on pouvait s'attendre à voir l'ennemi profiter de sa grande supériorité numérique pour refouler ou pour rompre la faible ligne de bataille qui lui était opposée. »

Or, le front de nos troupes ne dépassait guère 3 à 4 kilomètres. Si celui de la division prussienne était plus